



DOMINIQUE LORMIER

NOUVELLES HISTOIRES
EXTRAORDINAIRES DE LA
RÉSISTANCE

**16 récits inédits de héros
qui ont sauvé la France**

ALISIO

Témoignages & Documents

NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES DE LA RÉSISTANCE

De l'histoire de la Résistance, on croit tout connaître et l'on se persuade que, les années passant, cette période s'est décantée de sa part d'ombre. Or de nombreux récits demeurent encore méconnus. Découvrez dans cet ouvrage des héros aux destins extraordinaires, parmi lesquels :

- Edmond Cardoze, artilleur et Résistant ;
- André Jolit, capitaine FFI à 22 ans ;
- Michel Slitinsky, juif et Résistant ;
- Alain, Olivier et Francis Massart : trois frères Résistants de la France libre ;
- François de Carrère, héros du corps-franc Pommiès ;
- Le père Marie-Benoît, Juste et Résistant ;
- Georges Guingouin, Résistant du Limousin ;
- Maurice Bénézech et le maquis Bernard ;
- Marie Skobtsov, la Juste de Ravensbrück ;
- Laure Gatet, une femme libre dans la Résistance ;
- Germaine Ribière, une Juste dans la Résistance ;
- Jacques Nancy, le héros de Javerlhac...
- ... et bien d'autres histoires incroyables et encore trop méconnues de la Résistance française.

Dominique Lormier, historien, écrivain, membre de l'Institut Jean Moulin, chevalier de la Légion d'honneur est considéré comme l'un des plus grands spécialistes de la Seconde Guerre mondiale et de la Résistance. Il est l'auteur de plus d'une centaine d'ouvrages.

ISBN 978-2-37935-002-3



19,90 euros
Prix TTC France

ALISIO

Témoignages & Documents

design : Célia Cousty
RAYON : HISTOIRE

Suivez toute l'actualité des éditions Alisio sur le blog :

www.alisio.fr

Alisio est une marque des éditions Leduc.s

Relecture-correction : Rémy Coton-Pélagie
et Marie-Laure Deveau

Maquette : Sébastienne Ocampo

© 2018 Alisio,
une marque des éditions Leduc.s

29, boulevard Raspail

75007 Paris – France

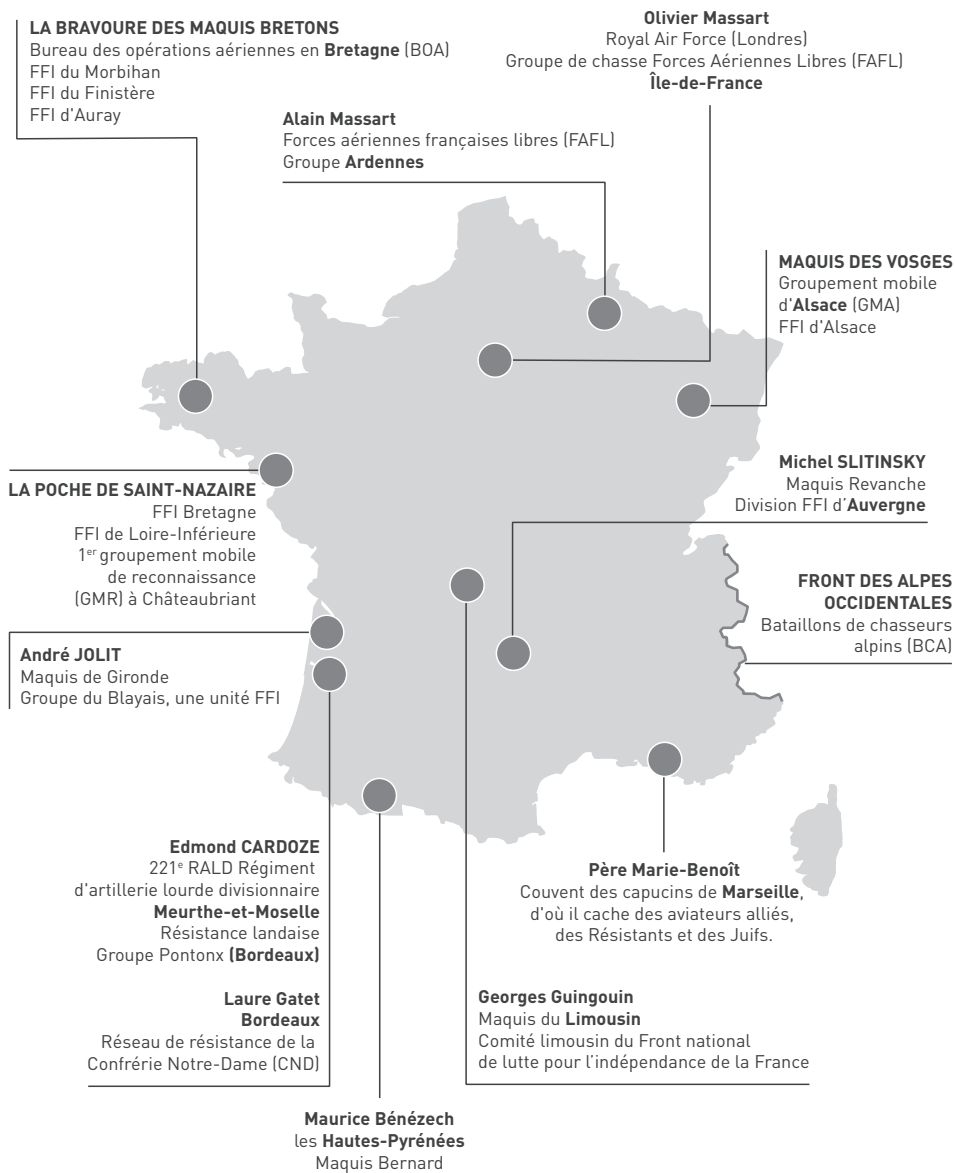
ISBN : 978-2-37935-002-3

DOMINIQUE LORMIER

NOUVELLES HISTOIRES
EXTRAORDINAIRES DE LA
RÉSISTANCE

A L I S I O

Témoignages & Documents



ET AUSSI

Germaine Ribière

Réseau Amitié chrétienne
(France et Suisse) Itinérante

Marie Skobtsov

Le camp de Ravensbrück
(Allemagne, à 80 km de Berlin)
Itinérante

Francis Massart

1^{er} régiment de chasseurs parachutistes
(RCP) au Maroc puis en France

Jacques Nancy

Section spéciale de sabotage (SSS)
dans le sud-ouest de la France

François de Carrère

29^e Groupement de Reconnaissance
Divisionnaire d'Infanterie (GRDI)
Le 29^e GRDI est rattaché à la 35^e division d'infanterie (DI),
unité composée de régiments du Sud-Ouest
Participe au réseau de résistance Camouflage
de Matériel (CDM)

SOMMAIRE

Introduction	7
1. Edmond Cardoze Artilleur et Résistant	9
2. André Jolit Capitaine FFI à 22 ans	61
3. Michel Slitinsky Juif et Résistant	81
4. Alain, Olivier et Francis Massart Trois frères Résistants de la France libre	101
5. François de Carrère Héros du corps franc Pommiès	127
6. Père Marie-Benoît Juste et Résistant	147
7. Georges Guingouin Résistant du Limousin	155
8. Maurice Bénézech et le maquis Bernard	193
9. Marie Skobtsov La Juste de Ravensbrück	239
10. Laure Gatet Une femme libre dans la Résistance	251
11. Germaine Ribière Une Juste dans la Résistance	261
12. Jacques Nancy Le héros de Javerlhac	267
13. La bravoure des maquis bretons	275
14. La poche de Saint-Nazaire	285
15. Les valeureux maquis des Vosges	315
16. L'ultime bataille du front des Alpes occidentales	325
Ouvrages du même auteur	333

INTRODUCTION

De l'histoire de la Résistance française, on croit tout connaître et l'on se persuade que, les années passant, cette période s'est décantée de sa part d'ombre. Or de nombreux récits extraordinaires de Résistants demeurent méconnus du grand public et des spécialistes.

Cet ouvrage captivant présente 16 histoires incroyables, soulignant la grande diversité des combats de la Résistance, à travers des hommes et des femmes remarquables : Edmond Cardoze, valeureux artilleur en mai-juin 1940, se distingue ensuite dans la Résistance ferroviaire des Landes. André Jolit, chef maquisard à 22 ans, commande le plus important bataillon FFI de la Gironde. Michel Slitinsky, rescapé des rafles antisémites, rejoint la Résistance en Auvergne et termine la guerre en Allemagne.

Les frères Alain, Olivier et Francis Massart illustrent l'héroïsme des Résistants de la France libre. François de Carrère, vaillant officier de 1914-1918 et de 1939-1940, commande un bataillon FFI du célèbre corps franc Pommiès. Père Marie-Benoît sauve plusieurs milliers de Juifs, parfois avec l'aide de l'armée italienne. Georges Guingouin, Résistant de la première heure, organise la guérilla en Limousin et doit affronter après la guerre la haine des staliniens et des anciens collabos. Maurice Bénézech et son maquis Bernard se distinguent dans les Hautes-Pyrénées. Marie Skobtsov

participe aux sauvetages des Juifs et meurt héroïquement à Ravensbrück. Laure Gatet rejoint le célèbre réseau de renseignement du colonel Rémy et trouve la mort en déportation. Germaine Ribière sauve de nombreux Juifs.

Jacques Nancy, chef héroïque de la section spéciale de sabotage, multiplie les actions d'éclat, notamment lors du combat de Javerlhac en Dordogne. Les maquis bretons et les paras FFL luttent comme des lions durant l'été 1944. La poche de Saint-Nazaire est l'objet d'une lutte farouche entre les maquisards, les Américains et les Allemands. Les maquis des Vosges fixent dans la guérilla de nombreuses unités allemandes. Sur le front des Alpes occidentales, les FFI affrontent de puissantes troupes allemandes et italiennes à plus de 2 000 mètres d'altitude.

1.

EDMOND CARDOZE

Artilleur et Résistant

Le chef de l'un des plus importants réseaux de la lutte clandestine, à savoir le colonel Rémy, a toujours affirmé que la Résistance française avait débuté dès septembre 1939. L'histoire incroyable, relatée dans ce premier chapitre, est une preuve éclatante de ce combat de la première heure qui se poursuit jusqu'à la Libération. Edmond Cardoze, futur père du célèbre journaliste Michel Cardoze, voit le jour le 25 novembre 1917. Ses deux parents travaillant, il est gardé par M^{me} Polac, russe et veuve d'un chauffeur de taxi. Sa scolarisation débute à l'école maternelle rue Paul-Bert, à Bordeaux. En 1937, Edmond entre aux chemins de fer, comme auxiliaire à la gare de Bordeaux-Saint-Jean, puis à Bergerac.

« Pour satisfaire à la loi sur l'obligation militaire, me dit-il, j'ai été incorporé le 4 novembre 1938 au 41^e régiment d'artillerie lourde divisionnaire (RALD), stationné à Périgueux. J'avais 21 ans. J'étais un jeune homme brun aux yeux noirs et à la jambe nerveuse. Au préalable, durant l'année 1937-1938 qui avait précédé cet événement, j'avais suivi les cours de préparation militaire élémentaire, puis supérieure, à Bordeaux, caserne Nansouty, rue de Bègles,

et pour les exercices, au stand du Luchey à Pessac : exercices physiques, marches avec sac à dos, théorie sur l'armée et son organisation en cas de guerre, description du fusil Lebel employé par les fantassins et du canon de 75 utilisé par les artilleurs des régiments légers. Au stand du Luchey, on tirait sur des cibles circulaires et des mannequins. Je ne ratais jamais une séance de tir, car, avant ou après l'exercice, j'avais rendez-vous avec Geneviève Bontemps qui, revenant du collège de Talence, passait obligatoirement à bicyclette par la route qui bordait le champ de tir. J'ai obtenu le brevet et je devais normalement suivre les cours du peloton des élèves officiers de réserve lors de mon incorporation¹ ».

Le 4 novembre 1938, ayant pris le train pour se rendre à Périgueux, Edmond Cardoze est accueilli à la gare par Robert Boras, responsable des éclaireurs de France de cette ville et directeur d'une entreprise de menuiserie dans le quartier de Vésone. Il se présente ensuite à la caserne Saint-Georges à la dernière minute.

Les jeunes gens appelés ce jour-là sont presque tous originaires de la Dordogne, de la Corrèze et de la Creuse. Il y a également quelques Bordelais, des amis de l'école primaire notamment. Le 41^e RALD est équipé de l'excellent canon de 155 mm court Schneider modèle 1917. Cet obusier français, d'un poids de 3 300 kg en batterie, tire un obus de 45 kg jusqu'à une distance de 11 200 mètres, avec une cadence de tir de trois coups par minute. Il existe cinq types de projectiles : explosif, à mitraille, à balles, fumigène et gaz

1. Entretiens avec Edmond Cardoze en septembre 1994.

de combat. Il montre d'excellentes qualités de tir plongeant et de plein fouet. Sa portée lui permet de contrebattre les batteries ennemies à une distance respectable, en plus de son rôle dévolu de canon de destruction de retranchements. Chaque pièce attelant un canon est dirigée par un maréchal des logis et compte une vingtaine d'hommes : 2 brigadiers et maître-pointeurs, 8 servants, 7 conducteurs montés, 1 ou 2 conducteurs non montés, 17 chevaux et 2 voitures (une voiture à 8 chevaux pour le canon et une à 6 chevaux pour le caisson transportant 28 à 36 obus, 3 caisses à gargousses, 3 servants avec leur équipement et divers accessoires). Les artilleurs disposent chacun d'un mousqueton modèle 1916 et pour certains d'un pistolet automatique ou d'un revolver.

Après la visite des locaux et la prise du paquetage, Edmond et ses camarades sont dirigés vers l'écurie. Durant quinze jours, tous les travaux effectués sont pour lui inintéressants.

« À l'expiration de cette quinzaine, me raconte Edmond Cardoze, on constitue le peloton d'élèves officiers de réserve, où je retrouve tous mes copains bordelais, notamment Gérard Boireau, artiste lyrique qui devint plus tard directeur du grand théâtre de Bordeaux.

La journée commençait à 7 heures du matin par la sortie des chevaux et les exercices au manège – deux heures environ – pansage des chevaux à l'écurie, séance d'abreuvoir et nourriture des bêtes. En classe, séance d'hippologie (étude du cheval, squelette, muscles, couleurs, technique de l'équitation et des soins aux bêtes). L'après-midi, artillerie, étude

du canon 155 court. Un lieutenant et un adjudant nous encadraient.

La première permission de sortie nous a été accordée au bout de huit jours (grâce à la cérémonie du 11 Novembre). Je me suis rendu chez Boras, mon ami éclaireur de France, puis chez Roques, 28, rue La Boétie, autre famille scout. Mais ce n'est qu'au bout de trois semaines qu'une permission de trente-six heures nous a été accordée pour rentrer dans la famille, à Bordeaux². »

Cela tombe bien, à l'occasion de l'anniversaire d'Edmond, Geneviève vient déjeuner pour la première fois chez les Cardoze, 238, rue Sainte-Catherine. À son retour à la caserne, Edmond subit plusieurs vaccinations. Les hommes de troupe sont dispensés de travaux pendant deux jours, mais pas lui. C'est dur de conduire un cheval avec l'épaule engourdie. Victime d'une syncope, il fait une chute de cheval. On le transporte à l'infirmerie. Après de petits soins, il retourne au manège. Plusieurs de ses compagnons sont blessés aux fesses à cause du frottement du caleçon de toile sur la peau. Lors du premier concours hippique en présence du colonel du régiment, Edmond Cardoze se classe second. Les notions d'artillerie sont plus difficiles à assimiler. Une permission de quarante-huit heures étant accordée tous les quinze jours, il rentre souvent à Bordeaux.

2. *Ibid.*

Le 12 janvier 1939, Edmond et ses compagnons d'armes se trouvent sous les hangars de la caserne, déplaçant des canons à la force de leurs bras pour les tirer sur un espace de travail. Edmond se place malencontreusement entre l'essieu avant et l'essieu arrière pour continuer l'effort de pousse. N'ayant pu retirer à temps son pied gauche, la large roue du canon l'écrase de tout son poids. Il est aussitôt transporté à l'infirmerie, où l'attente du médecin-chef, sorti en ville, dure deux heures. Le transfert à l'hôpital de la ville se fait le soir même.

« Redressement des os du pied, raconte-t-il, plâtre, immobilisation de trois semaines. Visite de mes amis de Périgueux tous les jours, de mes copains de peloton tous les soirs, et, le premier samedi, de ma mère, accompagnée de Geneviève. Mon père est venu me voir la semaine suivante. Au bout de trois semaines, permission de convalescence et retour à Périgueux. Impossible de reprendre le peloton EOR, j'étais trop en retard, si bien que je fus versé au peloton des élèves sous-officiers de réserve (ESOR).

Dès le mois de mars 1939, ma mère tomba gravement malade : elle s'affaiblissait de jour en jour. Bien soignée cependant par le professeur Bonnin, qui habitait cours Pasteur à Bordeaux, je la voyais à chaque permission. Après plusieurs alertes, elle décéda le 24 avril. J'étais présent. Mon père m'avait alerté le matin même. Geneviève et sa mère étaient également là, ainsi qu'Anna et Margot, ses cousines germaines. Elle fut enterrée cours de l'Yser, le 26 avril. Je repartais à Périgueux le cœur gros. Il me semblait que

j'avais perdu mon guide, ma conseillère et l'être que j'aimais le plus au monde³. »

Après avoir terminé avec succès les travaux du peloton d'ESOR, Edmond participe à de nouveaux concours hippiques à Périgueux, Bergerac et Mareuil-sur-Belle, où il obtient des médailles. La situation extérieure ne cesse de se dégrader. Le régiment reçoit du nouveau matériel de transmission plus moderne et des uniformes kaki, remplaçant les tenues bleu horizon. Le casque d'acier Adrian modèle 1915 fait place au modèle 1926, plus solide et plus couvrant. Au début d'août 1939, le régiment participe à d'importantes manœuvres au camp de La Courtine dans la Creuse. Il rejoint à la fin du mois la caserne de Périgueux. Le 1^{er} septembre, Edmond assiste à l'affichage sur tous les murs des appels à la mobilisation générale de la population.

« Notre régiment, dit-il, a été dissous. Il s'est divisé en deux régiments dits de guerre : les 221^e et 241^e RALD. J'ai été affecté au premier avec les fonctions de sous-officier mobilisateur. Le 2 septembre 1939, installation à Saint-Laurent-sur-Manoire à côté de Périgueux pour recevoir les hommes mobilisés, porteurs de leur fascicule de mobilisation, et les chevaux réquisitionnés pour la troupe.

J'avais la charge, assis devant une table sous un arbre, de recevoir les hommes et de les affecter. J'ai gardé de cette tâche qui a duré trois jours des souvenirs pittoresques et émouvants : des hommes tristes, pleurant en déclinant leur

3. *Ibid.*

identité, rappelant à qui voulait les entendre qu'ils avaient laissé "là-bas" femme, enfants, métier, entreprise, terres et animaux ; puis d'autres au contraire heureux de se retrouver, heureux d'aller "crever le Boche" ; certains criaient parfois "à Berlin", comme en 1914.

Le nouveau régiment (221^e RALD) se constituait lentement. Affecté à la 18^e batterie (4 canons de 155 C), je poursuivais mon travail de "recruteur", puis de pourvoyeur en matériel. Chargé de la livraison des mousquetons, des mitrailleuses et des caisses de munitions, je me présentai avec un fourgon attelé au parc divisionnaire de Périgueux. Tout me fut livré. Une des deux mitrailleuses remises portait en sautoir une étiquette en carton sur laquelle était écrit qu'elle ne fonctionnait pas, car il manquait une pièce. Cette arme ne fonctionna jamais, car la pièce manquante ne nous fut jamais délivrée.

La constitution de notre régiment dura encore quelques jours et, le 15 septembre, nous avons embarqué en gare de Périgueux – hommes, chevaux, canons, fourgons, cuisine roulante – à destination du camp de Mailly, en Champagne. Mailly est un immense camp, en pleine nature pouilleuse (c'est le nom de la terre), quelques baraquements, plusieurs régiments peuvent y stationner sans se bousculer, le canon tonne toute la journée.

Le 23 novembre 1939, nous avons repris le train pour une destination inconnue. Une indication cependant : secteur postal 159, Bas-Rhin, région de Saverne. Départ à 17 heures pour Pagny-sur-Meuse, Vitry-le-François. Réveil

le 24 novembre à 4 heures à Berthelming. Pour la première fois, le bruit du front est perçu. Étape de 33 kilomètres : Bettborn, Oberstinzel, Sarraltroff, Sarrebourg, Bébing, Héming. Halte prolongée à Réchicourt-le-Château.

Le 26 novembre : étape Réchicourt, Rhodes, puis Saint-Jean-de-Bassel, Fénétrange et Wolfskirchen... et ma nomination au grade de brigadier-chef. Le 29, installation des canons à Oermingen, 1^{er} échelon au village, 2^e échelon à Sarrewerden. Position avancée à Siltzheim. Départ du capitaine Carles muté à l'état-major de la 4^e armée et remplacé par le lieutenant Lidureau, un des patrons de L'Oréal.

L'hiver s'annonce redoutable. Il le fut : - 35 °C à Oermingen. La Sarre était gelée, le vin était gelé, le pain était dur. Période difficile. Mais silence de tous côtés. Pas de combat. Rien. Le silence total pendant des semaines⁴. »

Le 10 janvier 1940, par - 28 °C, le président Daladier passe en revue le régiment. L'unité est bloquée par le froid et les glaces à Lindre-Haute jusqu'au 3 février. Le 4, le 221^e RALD s'installe à Domjevin. Edmond Cardoze se charge du logement des officiers, des sous-officiers, des artilleurs et des chevaux. Il se présente à la mairie pour obtenir la liste des maisons, afin de les affecter aux différents intéressés. Cela ne se passe pas sans protestation. C'est de Domjevin qu'il se rend à Bordeaux pour une permission de longue durée, du 13 au 28 février 1940. Prévenus, son père et sa future belle-sœur s'organisent pour réunir les deux familles et

4. *Ibid.*

les amis le 18 février au 6, de la rue Georges-Leygues à Saint-Augustin, afin de célébrer ses fiançailles avec Geneviève. La veille, Edmond a acheté la bague chez Privys, rue Sainte-Catherine. Les jours se passent en visites dans la famille et chez des amis auxquels il présente sa fiancée.

Le 13 mars 1940, le 221^e RALD quitte Domjevin pour s'installer à Sarraltroff. Le 21, le lieutenant Lidureau, commandant la batterie, est remplacé par le lieutenant Arthus, originaire de Charente-Maritime.

Arrivé à Clermont-de-l'Oise le 25 mai 1940, le 221^e RALD installe ses batteries dans les bois de Cauvigny pour faire face à l'offensive allemande, déclenchée depuis le 10 mai. Les canons pilonnent les positions allemandes et permettent aux fantassins français de se retirer sans trop de pertes.

Début juin 1940, le 221^e RALD participe activement à la bataille de la Somme au sud d'Amiens. Il est chargé, avec les 21^e, 27^e, 237^e, 306^e et 351^e régiments d'artillerie, de soutenir les 16^e et 24^e divisions d'infanterie.

La seconde phase de la bataille de France va commencer. Pour la France, c'est la bataille du désespoir. Sur la Meuse et dans les Flandres, l'armée française a perdu une vingtaine de divisions, sans oublier 9 divisions britanniques rembarquées à Dunkerque, la capitulation de 22 divisions belges et 10 divisions hollandaises.

L'ensemble des forces allemandes attaquant depuis la Somme et l'Aisne comprend 120 divisions dont

10 panzerdivisions avec un total de 2 117 chars. Pour leur faire face, le général français Weygand a pu rassembler 40 divisions d'infanterie et 3 divisions blindées en cours de reconstitution, organisées en groupements. Le général de Gaulle a préconisé de rassembler les 1 200 chars qui existent encore en deux puissants groupements derrière la Somme et l'Aisne, de manière à lancer d'importantes contre-attaques. Il ne sera que partiellement écouté, faute de temps. Face à la Somme, on va constituer deux groupements blindés, Petiet et Audet. Un troisième, le groupement Buisson, se trouve sur l'Aisne. L'ensemble de ces 3 groupements ne représente que l'équivalent de 2 panzerdivisions, soit environ 600 chars. L'autre moitié des chars français se trouve toujours dispersée dans des bataillons et des compagnies. Les 20 divisions françaises d'infanterie restantes se trouvent dans l'Est, derrière la ligne Maginot, en cours de reconstitution, en réserve, ou sur le front des Alpes, face à une Italie de plus en plus menaçante. La Luftwaffe peut engager 3 000 avions, alors que l'Armée de l'air française se trouve réduite à un millier d'appareils disponibles. Le déséquilibre des forces en présence, terrestres et aériennes, est de l'ordre de trois contre un, et bien davantage si l'on compte les unités allemandes maintenues en réserve.

Craignant le renouvellement des grands raids ravageurs des panzers sur les arrières des armées, le général Weygand a prescrit une défense en hérisson. Les unités doivent organiser les villages en îlots fortifiés, comme un hérisson attaqué se protège en faisant boule de tous ses piquants ; la résistance se maintiendra au milieu des vagues d'assaillants, protégés sur toutes les faces. Ainsi, les panzers, les contournant,

se trouveront dissociés de leur infanterie occupée à réduire ces îlots de résistance, et deviendront plus vulnérables dans leur isolement. Des contre-attaques de blindés français seront alors lancées pour dégager les points d'appui encerclés.

Mais pour que la tactique de Weygand soit efficace, il faudrait pouvoir détruire les colonnes blindées qui filtrent à travers le quadrillage des points d'appui. Ce ne sont pas quelques poignées de chars répartis des Vosges à la Manche qui peuvent y parvenir.

La bataille d'arrêt se livre sur des lignes d'eau qui n'ont pas valeur d'obstacles sur tout leur développement. Sur les 150 kilomètres du cours de la Somme, la défense française se trouve handicapée par la physionomie d'une vallée à fond plat. Les Français n'ont que des vues limitées et ne peuvent donc plaquer le tir sur le plan d'eau principal. La Somme ne peut que ralentir la Wehrmacht. La coupure franchie, les panzerdivisions déboucheront sur les plaines mollement ondulées du Vimeu ou de l'Amiénois, et trouveront ensuite le plateau de Sancerre, où la manœuvre pourra se développer favorablement. Les rives de l'Ailette et les canaux semblent plus faciles à défendre, d'autant que les abords offrent de nombreux couverts. Il en est de même de l'Aisne, en amont de Berry-au-Bac. Mais la grande plaine de Champagne, en grande partie déboisée, n'offre pas d'obstacles naturels.

Dès sa prise de commandement, le 19 mai en remplacement du général Gamelin, le général Weygand s'est préoccupé de trouver des parades aux attaques des panzers.

Il a recueilli l'avis d'officiers lui semblant clairvoyants. Il rédige, dès le 24 mai, une note sur la conduite à tenir contre les panzerdivisions appuyées par la Luftwaffe :

« L'expérience vient de prouver que tout point d'appui barricadé en tous sens, hérissé de feux dans toutes les directions et commandé par un chef décidé à ne pas se rendre, était impénétrable aux chars. Une formation blindée même si elle s'infiltré dans des zones de points d'appui multiples et imprenables se dissocie et subit des pertes. Si elle poursuit sa progression, elle est coupée de ses moyens de subsistance et meurt⁵. »

Sur le front au sud d'Amiens, le lieutenant Jacques Riboud, rattaché au 237^e régiment d'artillerie lourde au sein de la 16^e division d'infanterie (DI), fait diverses remarques judicieuses sur le système défensif mis en place par le général Weygand. Son témoignage, corroborant celui du brigadier-chef Edmond Cardoze, est d'autant plus intéressant que la 16^e DI va subir de plein fouet le choc du 14^e panzerkorps (corps blindé) du général von Wietersheim :

« La ligne de défense, raconte Jacques Riboud, organisée en quelques jours par l'infanterie, était composée de points forts, dits centres de résistance, très espacés, uniquement dans les villages. Entre ces centres, il n'y avait rien, ni tranchée, ni fossé, ni boyau. Derrière cette ligne : rien non plus, sauf les positions d'artillerie. La division était étirée sur 20 kilomètres, alors que 6 kilomètres sont

5. Archives militaires françaises, Vincennes.

généralement considérés comme un maximum. Il n'y avait pas assez d'hommes pour tenir une ligne aussi longue et il n'y avait pas assez de canons antichars.

Les villages avec leurs maisons, les bois avec leurs arbres offraient, contre la progression des chars, des obstacles naturels que n'offraient pas les champs alentour. Cette organisation de la ligne de défense était peut-être, en effet, la seule possible. Mais elle n'avait pas la moindre chance d'empêcher les chars ennemis et leur accompagnement d'infanterie de passer à travers, de se déployer par-derrière en toute liberté, de neutraliser l'artillerie et, en même temps, tout le dispositif mis en place pour assurer liaisons et ravitaillements.

Quel était l'armement du 237^e régiment d'artillerie lourde? Il était constitué de canons de 155. C'est tout. Pas de canons antichars; un mousqueton pour cinq hommes. Enfin, deux mitrailleuses pour la défense antiaérienne. L'éventualité que des artilleurs pussent avoir à se battre contre des chars ou des troupes à pied avait été évidemment perdue de vue; en raison de l'idée, bien ancrée, que les artilleurs sont toujours loin derrière la première ligne et ne sont jamais engagés dans des combats au corps-à-corps. Ce n'est que plus tard, après avoir été chargé de la défense rapprochée du groupe, que je reçus un fusil-mitrailleur.

Le problème de la défense antichars ne cessait de nous préoccuper. Il préoccupait aussi le quartier général, je suppose, car, au début de juin, nous reçûmes des "instructions". Le rôle capital du char y était exposées,

d'où l'importance du moyen de défense, d'où (non exposées mais bien en évidence) les graves conséquences qu'avait l'insuffisance de notre matériel, d'où l'importance qu'aurait l'ingéniosité qui nous était recommandée.

Et il y avait des exemples : l'un, recommandé, était de sauter sur le char, ouvrir le volet de fermeture et tirer dedans. Que faudrait-il faire si l'équipage avait fermé la porte de l'intérieur ? Il n'en était pas fait mention.

Une autre technique était de plonger dans un trou, laisser le char passer par-dessus et glisser une barre de fer entre la chenille et la roue dentée. Encore une fois, aucune indication sur la suite à donner : ou bien le char avait été arrêté, alors on était enfermé par-dessous ; ou bien il ne l'était pas, alors ça n'aurait servi à rien.

Une autre méthode était de jeter une bouteille d'essence enflammée sur le char. C'était sûrement inefficace mais tout de même la plus appréciée, car un bon lanceur peut opérer de loin en restant caché.

Nous ne cessâmes de discuter des combats entre chars et artillerie de campagne. Cela ne faisait pas partie de ce qu'on nous avait appris. Quelques 75 avaient réussi à toucher des chars. À l'époque, aucun char allemand, même les plus gros, n'avait quelque chance de résister à un coup direct de 75. Mais le problème, justement, était ce coup direct, de le pointer avant de tirer.

Un canon de campagne, sa bêche enfoncée, n'a qu'un champ de tir très étroit. Pour le faire pivoter d'un quart de tour, il faut soulever la bêche et la porter, ou plutôt la traîner, sur plusieurs mètres, en un quart de circonférence.

Sur le 155, il faut quatre hommes et plusieurs minutes ; des minutes pendant lesquelles les servants sont sous le feu de l'ennemi. Cette déficience fondamentale de l'affût annule la supériorité de puissance de feu qui était alors celle du canon sur les chars. Pour lui redonner cette supériorité, il eût suffi que l'affût pût pivoter rapidement de 360 degrés et que les hommes disposent de quelques protections contre un tir de mitrailleuse lourde⁶. »

La date de l'offensive allemande, d'abord fixée au 31 mai, est finalement repoussée de près d'une semaine, afin de compléter les unités décimées. Par sa supériorité numérique et matérielle écrasante, l'armée allemande est en mesure d'engager une bataille de masse. Alors que les blindés perceront en profondeur, l'infanterie devra occuper et nettoyer le terrain conquis. La manœuvre doit se dérouler en deux temps : rupture du front de la Somme par le groupe d'armées von Bock, puis attaque en Champagne du groupe d'armées von Rundstedt. La totalité de celui-ci prendra les armées françaises de l'Est à revers, par un mouvement tournant dont l'ampleur ira jusqu'à Dole et Pontarlier. Le groupe von Bock s'ouvrira comme un éventail. Une partie prendra Paris et, par Troyes, Dijon et Lyon, tournera les

6. Archives militaires françaises, Vincennes.

Alpes et atteindra la Méditerranée. L'autre partie occupera la côte atlantique de la Bretagne aux Pyrénées.

Au sud d'Amiens, la 16^e division d'infanterie (DI) couvre un front de 14 à 20 kilomètres. Ses soldats sont en majorité bourguignons, morvandiaux, bressans, d'un âge compris entre 29 et 32 ans. Commandée par le général Mordant, cette unité vient d'être transférée d'Alsace sur le front de la Somme. La 16^e DI relève, dans la nuit du 31 mai au 1^{er} juin 1940, la 7^e DIC (général Noiret), qui s'est efforcée, en vain, de réduire la tête de pont d'Amiens. Elle ne dispose que de quatre jours pour s'installer sur la position que certains Allemands baptisent pompeusement « ligne Weygand ». Le secteur est jalonné de nombreux villages : Vers-sur-Selles, Dury, Saint-Fuscien, Cagny, Longueau, Rumigny, Saint-Saufieu, Grattepanche, Estrées... Les trois régiments d'infanterie (29^e, 56^e, 89^e RI) de la division sont dispersés en divers points d'appui dans les bois et les villages. Il manque à la 16^e DI une vingtaine de canons antichars pour avoir sa dotation normale. Ils sont remplacés par une dizaine de canons de 75. L'artillerie (six groupes de 75 et cinq batteries de 155) est répartie sur les arrières des points d'appui des régiments. Plusieurs 75 viennent renforcer les points d'appui manquant de canons de 25 ou 47 antichars. Ainsi, la 16^e DI a scrupuleusement appliqué les directives du général Weygand, reposant sur la défense en hérisson en profondeur.

Cette division, forte de 18 000 hommes, va subir le choc face au 14^e panzerkorps du général von Wietersheim, qui aligne les 9^e et 10^e panzerdivisions, la 13^e division d'infanterie motorisée, la 9^e division d'infanterie et le régiment

motorisé Grossdeutschland ; soit un total de 428 chars et de 68 000 soldats. Malgré l'écrasante supériorité des assaillants, la 16^e DI, uniquement soutenue par deux compagnies du 12^e bataillon de chars de combat (30 chars Renault R35), va opposer une résistance héroïque au 14^e panzerkorps en lui causant des pertes énormes.

Il n'est pas surprenant que les Allemands aient abordé avec quelque appréhension cette « ligne Weygand » établie en une profondeur qui dépasse souvent 10 kilomètres. Du succès de l'offensive de cette position ou de son échec dépend l'issue de la guerre, d'où l'importance des effectifs allemands engagés.

Dans la nuit du 4 au 5 juin 1940, l'artillerie allemande se déchaîne sur les positions françaises. Vers 3 h 45, le tir de l'artillerie ennemie devient plus intense et prend une allure de préparation d'attaque. Les Allemands cherchent tout particulièrement à atteindre les batteries françaises.

« Nous sommes éveillés par le vacarme épouvantable des canons, raconte Edmond Cardoze, on se lève dans le demi-jour, on voit les formes qui s'agitent, chacun va à son poste⁷... »

À Dury, dans le secteur du 56^e RI, les obus tombent sur le village et la région avoisinante. Pilonné par les 105 et 150 allemands, Saint-Fuscien disparaît dans la fumée, et

7. Entretiens avec Edmond Cardoze en septembre 1994.

Cagny, à l'extrémité du secteur de la 16^e DI, reçoit également un déluge de feu et d'acier.

« Les batteries allemandes, raconte Edmond Cardoze, qui sont pour la plupart en position sur la rive nord de la Somme, derrière les faubourgs d'Amiens, allongent ensuite le tir. Des centaines de projectiles s'abattent sur Sains-en-Amiénois et Rumigny, et cherchent à atteindre les batteries autour de ces villages. Les rafales de trois batteries ennemies, au moins, balayent le terrain presque sans interruption, entre le Bois Impérial et Rumigny, où le 2^e groupe du 361^e régiment d'artillerie est en position. Ces tirs en bonne direction sont heureusement trop courts⁸. »

Cette intense préparation d'artillerie n'occasionne que des pertes légères et de faibles dégâts matériels. Les projectiles employés sont surtout des fusants ou des percutants instantanés qui éclatent au ras du sol. Les Allemands font également usage d'obus fumigènes pour aveugler les observatoires français. Au lever du jour, à l'action de l'artillerie vient s'ajouter celle de l'aviation. Une trentaine de bombardiers allemands lâchent leurs bombes dans la zone arrière de la position, sur les points d'appui de Grattepanche, Oresmaux, Saint-Sauflieu, jusqu'aux abords de la route entre Conty et Ailly-sur-Noye. Le général Mordant, commandant de la 16^e DI, dont le PC se trouve à Essertaux, demande en vain l'intervention de la chasse alliée. Le 5 juin, un peu après 4 heures, une courte accalmie se produit. Au fracas des canons succède le crépitement des armes automatiques.

8. *Ibid.*